

LES ENFANS DE L'AMOUR.

PROLOGUE.

I.

Vers les premiers jours du mois d'avril 1816. par un beau jour de soleil printanier, le boulevard de Gand, à cette époque fort à la mode à Paris, était encombré de promeneurs circulant entre deux rangs de personnes assises ; çà et là, dans la foule, on remarquait des uniformes étrangers, l'armée alliée occupant encore la France.

Parmi les personnes assises au coin du boulevard et de la rue Taitbout, à l'angle de laquelle est placé le café Torton, alors le rendez-vous habituel des anciens volontaires royaux et d'un grand nombre d'officiers prussiens et autrichiens d'un grade élevé, se trouvaient, sur des chaises voisines l'une de l'autre, deux femmes accompagnées de leurs maris ; elles ne se connaissaient pas ; l'une d'elles avait à ses côtés son fils, enfant de quatre ans d'une figure charmante. Cette jeune femme, blonde et remarquablement jolie, s'appelait madame Delmare ; elle était coiffée comme on disait alors à l'anglaise, et mise avec une extrême élégance.

M. Delmare, son mari, homme d'un âge mûr, d'une épaisse et forte stature, portait des besicles d'or ; ses traits, d'une douceur, d'une bonhomie candide, avaient une expression de quiétude et de félicité parfaites ; il venait de prendre sur ses genoux l'enfant dont nous avons parlé, le couvait des yeux, et paraissait en adoration devant lui ; le petit garçon tenait de chaque main un de ces drapeaux de papier blanc fleurdelysés que l'on vendait alors sur les boulevards, tandis que sur une chaise voi-

sine, se voyaient plusieurs autres jouets achetés pour lui durant la promenade : ses moindres caprices étaient des ordres pour son père, M. Delmare.

Soudain ce dernier, se penchant vers sa femme, lui dit à demi-voix d'un air enchanté :

— Anna... Anna... as-tu entendu ?

— Quoi ! mon ami ?

— Cette dame... qui est à côté de nous, à gauche...

— Cette dame en chapeau bleu !... reprit madame Delmare en s'avançant un peu pour regarder sa voisine ; elle est jolie comme un ange, quoiqu'un peu pâle... je l'avais déjà remarquée.

— Eh bien ! ma chère Anna, la dame au chapeau bleu... est aussi spirituelle qu'elle est jolie...

— Comment le sais-tu, mon ami ?

— Elle vient de dire à son mari... en lui montrant notre petit Adalbert : « Mon Dieu, voyez donc le délicieux enfant avec ses cheveux blonds... »

— Je conçois, mon ami, que tu trouves cela très spirituel, répondit en souriant madame Delmare ; mais sans aller aussi loin que toi dans l'élan de ma reconnaissance, je dirai qu'en trouvant Adalbert charmant, la dame au chapeau bleu... fait preuve de très bon goût.

M. Delmare, pressant alors entre ses mains la tête blonde de l'enfant, l'embrassa tendrement et lui dit tout bas :

— As-tu entendu cette belle dame assise à côté de nous ? elle te trouve charmant.

— Mon ami, reprit la jeune femme à son

mari avec un accent de doux reproche, vraiment tu gâtes trop Adalbert.

— Le gâter ! reprit M. Delmare. Allons donc... jamais je ne le gâterai assez pour le bonheur qu'il me donne... bonheur encore doublé par les angoisses que m'a causées sa naissance... pauvre amour !... Sais-tu, Anna, que sur cent enfans qui comme lui viennent trop tôt dans ce monde, les chers petits impatiens, il n'y en a pas dix qui survivent... tandis que lui, je te le demande, hein ? est-il fort ! est-il vermeil ! est-il beau !

Et M. Delmare, dans son enthousiasme paternel, couvrant de nouveau son fils de caresses, ne remarquait pas la rougeur et l'embarras momentanés de sa femme ; il reprit donc avec un accent de bonheur ineffable :

— Que veux-tu que je te dise, Anna ! Eh bien ! oui, je suis fou, idolâtre de mon fils, il faut en prendre ton parti... Et puis, ajouta M. Delmare en regardant sa femme avec une expression si tendre, si douce, si aimante, qu'elle donna du charme à sa physionomie jusqu'alors insignifiante, tu as un excellent moyen de m'empêcher de ne songer qu'à gâter ce cher enfant.

— Cela me paraît difficile, répondit la jeune femme en souriant, mais enfin... mon ami, voyons ce moyen.

M. Delmare, se penchant à l'oreille de sa femme, lui dit tout bas, avec un accent d'amour passionné :

— Donne-moi un autre petit ange... et Adalbert ne sera plus le seul que je gâterai... je partagerai mon idolâtrie.

Madame Delmare baissa les yeux, rougit de nouveau et resta quelques momens silencieuse, pendant que son mari la regardait d'un air conquérant.

Tandis que cette petite scène d'intimité conjugale se passait, la dame au chapeau bleu, après s'être extasiée sur la délicieuse figure de l'enfant de madame Delmare, était retombée dans une sorte de triste rêverie, dont ne pouvaient la tirer les empressemens marqués de M. de Bourgueil, son mari, jeune homme de vingt-cinq ans environ, brun, grand, d'un extérieur distingué, d'une figure agréable, quoique ses lèvres minces et pincées, son regard un peu couvert, donnassent parfois à son coup-d'œil et à son sourire quelque chose de faux et de contraint.

Sa femme, nous l'avons dit, était d'une beauté remarquable ; d'épais bandeaux de cheveux châtain encadraient son pâle et doux visage d'une angélique beauté ; pensive et mélancolique, elle répondait avec distraction ou par monosyllabes à son mari ; après être restée assez longtemps silencieuse, elle avait, on le sait, remarqué la jolie figure de l'enfant de madame Delmare, et dit à M. de Bourgueil :

— Quelle délicieuse figure d'enfant !

— En effet, il est charmant, et son père le dévore de caresses, avait répondu M. de Bourgueil.

Et bientôt ne pouvant étouffer un soupir pénible et cherchant le regard de sa femme, il ajouta tout bas :

— Il couvre un fils de caresses... Il est bien heureux, cet homme-là !

Mais madame de Bourgueil, retombée dans sa rêverie, ne répondit ni au regard ni aux paroles de son mari ; celui-ci, dans son dépit, lui dit à mi-voix, en lui touchant légèrement le coude :

— Mais, Julie... je vous parle...

— Pardon, mon ami, reprit la jeune femme presque en sursaut, que me disiez-vous ?

— En vérité, vous devenez d'une distraction, d'une taciturnité inconcevables... Je vous ai proposé cette promenade, croyant vous être agréable, et c'est à peine si je puis tirer deux mots de vous.

— Il faut m'excuser, mon ami ; je suis, vous le savez, depuis quelque temps assez souffrante ; pardonnez-moi donc de ne vous avoir pas répondu... Vous me disiez, je crois...

— Je vous disais... que ce monsieur dont vous trouvez le petit garçon si joli, est un heureux père...

— Il doit l'être, avec un pareil enfant.

— Et c'est un bonheur... que je ne serai probablement jamais appelé à connaître, moi ! reprit M. de Bourgueil avec amertume. Depuis un an... je vous inspire... tant d'éloignement !

— Monsieur, de grâce... répondit madame de Bourgueil à demi-voix et avec embarras, craignant que ses voisins n'entendissent cet entretien. De grâce... pas un mot de plus...

— Est-ce ma faute, à moi, reprit M. de Bourgueil à voix plus basse, mais avec un redoublement d'amertume, est-ce ma faute si la vue d'un bonheur que j'envie, que je ne connaîtrai jamais peut-être... m'arrache du cœur une plainte involontaire ?

Madame de Bourgueil implorait de nouveau son mari du regard pour le supplier de mettre un terme à cette conversation dont elle paraissait péniblement affectée, lorsque l'enfant de M. Delmare, instruit par celui-ci que la dame au chapeau bleu le trouvait charmant, quitta les genoux de son père après quelques momens de réflexion, et, s'approchant de madame de Bourgueil, lui dit :

— Madame... papa m'a dit tout-à-l'heure que vous me trouviez charmant... Cela m'a fait bien plaisir, aussi je veux vous donner un de mes drapeaux... Tenez, ajouta l'enfant en offrant à la jeune femme ses deux petits drapeaux, choisissez le plus joli, madame...

M. Delmare avait suivi de l'œil et de l'oreille la démarche de son fils ; aussi se retournant vers sa femme d'un air à la fois ébahi et triomphant, il s'écria :

— Anna... l'entends-tu ? à son âge ! à quatre ans ! trouver cela de lui-même ! C'est... c'est inouï... c'est admirable !

— Madame, dit madame Delmare en se levant aussitôt de sa chaise, et s'approchant de madame de Bourgueil, qui, touchée de la gentillesse de l'enfant, l'avait pris sur ses genoux pour l'embrasser, je vous demande mille pardons de l'indiscrétion de mon fils.

— Je suis, au contraire, madame, très heureuse qu'il m'ait entendue, répondit gracieusement madame de Bourgueil, et vous le voyez, je suis récompensée de m'être montrée si sincère... j'y gagne ce joli drapeau...

M. Delmare, retournant aussitôt sa chaise du côté de madame de Bourgueil, lui dit avec une bonhomie pleine de franchise :

— Ma foi, madame, je ne suis pas si modeste que ma femme, moi, et j'accepte avec joie, avec reconnaissance tout ce que vous voudrez bien dire d'aimable sur mon petit Adalbert.

Ce nom d'Adalbert n'est pas un de ces noms communs, si constamment prodigués qu'ils ne frappent pas lorsqu'on les entend prononcer ; aussi madame de Bourgueil ne put s'empêcher de tressaillir imperceptiblement à ce nom d'Adalbert ; une faible rougeur colora un instant son pâle visage et un sourire douloureux effleura ses lèvres ; cette émotion fugitive passa inaperçue, et madame de Bourgueil reprit en s'adressant à M. Delmare, dont elle tenait toujours le fils sur ses genoux :

— Vous avez raison, monsieur, de ne pas être modeste ; un si aimable enfant donne le droit d'être fier.

M. de Bourgueil, se mêlant alors à l'entretien, dit obligeamment à M^{me} Delmare, dont la grâce, la distinction annonçait une femme de très bonne compagnie, et qui s'était assise sur une chaise vacante auprès de celle de M^{me} de Bourgueil :

— Madame, je me permettrai de vous avouer que je suis très jaloux du cadeau que ce joli enfant vient de faire à ma femme. J'ai pensé comme elle... je mérite autant qu'elle.

— Alors, monsieur, reprit gravement le petit Adalbert, ne perdant rien de ces paroles, je vous donne mon autre drapeau.

Et toujours assis sur les genoux de M^{me} de Bourgueil, l'enfant offrit son autre jouet au mari de la jeune femme. Celle-ci portait au corsage de sa robe une de ces petites épingles napolitaines en corail sculpté, représentant une main fermée moins l'index étendu, sorte de préservatif contre le *mauvais sort*, disent les Italiens. Adalbert, trouvant ce petit bijou de son goût, dit à madame de Bourgueil en véritable enfant gâté :

— Madame, je vous ai donné mon drapeau, vous me donnerez votre belle épingle, n'est-ce pas ?

Et sans attendre que sa demande fût agréée, il enleva lestement l'épingle du corsage de la jeune femme.

M. Delmare, dans son engouement paternel, trouva le trait fort plaisant et se prit à rire aux éclats ; tandis que sa femme, très visiblement contrariée de l'indiscrétion de l'enfant, dit à madame de Bourgueil :

— En vérité, madame, je suis confuse de cette espièglerie, dont je vous demande mille pardons.

Et s'adressant à son fils d'un air sévère, elle ajouta :

— Il faut rendre cette épingle à madame, mon enfant ; ce que vous avez fait là est fort mal.

— Mais non, madame, répondit en souriant M^{me} de Bourgueil, touchée de l'embarras de la jeune mère, l'échange est fait... Je garde le drapeau.

— Ces épingles défendent, dit-on, contre le *mauvais sort*, ajouta M. de Bourgueil, il faut au contraire que ce cher enfant la garde.

M^{me} Delmare et son mari, touchés de la parfaite bonne grâce de leurs voisins, voulurent néanmoins restituer l'épingle ; mais Adalbert serra le bijou dans sa main, criant de toutes ses forces que la jolie dame le lui avait donné et qu'il le garderait.

Ce débat commençait d'attirer l'attention des personnes assises sur les chaises voisines. M. Delmare dit à demi-voix à M. de Bourgueil :

— Soyez assez bon, monsieur, pour me donner votre adresse... afin que demain je puisse avoir l'honneur de vous reporter cette épingle, et de vous réitérer mes excuses et celles de ma femme.

— Non, non, monsieur, reprit M. de Bourgueil, cette épingle n'a aucune valeur ; nous sommes très heureux qu'elle plaise à ce charmant enfant.

— En tous cas, monsieur, reprit M. Delmare, permettez-moi d'insister pour avoir votre adresse, afin que ma femme et moi nous puissions du moins aller vous remercier.

M. de Bourgueil, cédant à ces instances, prit une carte dans sa poche, la remit à M. Delmare en lui disant poliment :

— Quoiqu'il n'y ait en vérité, monsieur, nullement lieu à des remerciemens, de votre part, pour si peu de chose, M^{me} de Bourgueil et moi nous serons très heureux d'avoir l'honneur de vous recevoir.

M. Delmare venait de serrer la carte dans son gilet, lorsqu'il entendit sa femme dire à demi-voix à M^{me} de Bourgueil, auprès de qui elle restait assise :

— Mon Dieu, madame, regardez donc la belle créature !

— Quelle figure caractérisée ! répondit M^{me} de Bourgueil, elle doit être italienne ou espagnole.

M. Delmare, entendant ces paroles, leva les yeux, et vit debout, à peu de distance et en face de lui, une grande jeune femme misérablement vêtue. Elle portait sur son bras droit un enfant au maillot, enveloppé de haillons; de sa main gauche, elle tenait plusieurs petits bouquets de violettes qu'elle offrait aux promeneurs.

Ainsi que l'avait fait observer M^{me} de Bourgueil, la bouquetière offrait le type achevé de la beauté méridionale; elle était grande, svelte, et, sous les plis disgracieux de sa mauvaise robe de toile, on devinait une taille accomplie; son mouchoir rouge, noué en *marmotte*, laissait apercevoir deux bandeaux de cheveux d'un noir bleu comme le noir de ses longs sourcils; ses traits, amaigris par la misère, mais d'une beauté rare, semblaient dorés par les rayons du soleil du Midi; sa bouche avait une expression de fierté douloureuse; son regard, tantôt fixe, tantôt distrait, donnait une expression étrange à ses grands yeux noirs. Elle resta quelques instans immobile devant les deux jeunes femmes, tenant son enfant sur un bras; puis elle leur offrit ses bouquets de violettes sans prononcer une parole, comme si elle eût obéi à un mouvement machinal pendant que son esprit était ailleurs.

— Pauvre femme... elle a l'air presque égaré, dit tout bas M^{me} Delmare à M^{me} de Bourgueil.

— Le chagrin peut-être, répondit celle-ci; elle paraît être dans une grande misère.

La bouquetière continuait d'offrir ses violettes sans prononcer une parole. M. Delmare avança le bras, prit quatre bouquets, et fouillant dans sa poche, dit à la marchande:

— Combien ces quatre bouquets?

Elle ne parut pas l'entendre et continua de regarder autour d'elle d'un air presque hagard.

— Eh! la marchande, reprit M. Delmare d'une voix plus haute et lui touchant le bras, je vous demande combien ces bouquets.

— *Qué voudrez*, répondit-elle avec un accent italien très prononcé, en regardant à peine M. Delmare.

Celui-ci, n'ayant pas compris le *qué voudrez* de la bouquetière, dit à sa femme:

— As-tu entendu, chère Anna?

— Cette pauvre femme veut dire, sans doute, que vous lui donniez ce que vous voudrez, mon ami, reprit M^{me} Delmare; soyez généreux, la pauvre créature semble bien malheureuse...

— Tu sais, chère Anna, que tout ce que tu désires... est fait, dit à demi-voix M. Delmare à sa femme.

Et tirant de sa poche une pièce de cinq francs, il allait la donner à la bouquetière, lorsque se ravisant, et voyant son fils qui, debout et un peu en avant des deux jeunes femmes, regardait avec la curiosité de son âge la mar-

chande de bouquets, il l'appela l'enfant en lui disant:

— Adalbert!

A ce nom, qui avait déjà paru frapper M^{me} de Bourgueil, la bouquetière sortit de sa distraction et regarda autour d'elle d'un air inquiet.

L'enfant n'ayant pas tout de suite répondu à l'appel de son père, celui-ci reprit:

— Tu ne m'entends donc pas, Adalbert?... Adalbert!

La bouquetière, à ce nom répété coup sur coup, frémit de tout son corps; ses traits prirent une indéfinissable expression d'angoisse et d'alarme; on eût dit que ce nom retentissait dans son cœur d'une manière déchirante; aussi, fronçant ses noirs sourcils, elle s'écria vivement, en regardant M. Delmare presque avec égarement:

— Adalbert... Pourquoi Adalbert?

— Mais, ma pauvre femme, répondit M. Delmare fort surpris, Adalbert... c'est mon fils, et je l'appelle pour lui remettre cette pièce de cinq francs afin qu'il vous la donne...

Puis, se penchant à l'oreille de M. de Bourgueil, il ajouta:

— Décidément, la malheureuse est à moitié folle.

— J'en ai grand'peur, reprit M. de Bourgueil avec un accent de commisération.

L'enfant s'étant enfin rendu à la voix de son père, celui-ci lui donna les cinq francs, qu'il alla tout fier remettre à la bouquetière.

La pauvre créature reçut machinalement l'argent, et silencieuse, contempla pendant quelques instans le petit Adalbert, avec un regard étrange... presque jaloux.

M. Delmare et M. de Bourgueil, se tenant alors debout derrière les chaises de leurs femmes, ne pouvaient remarquer leurs traits.

Toutes deux, simultanément frappées de l'émotion pénible que le nom d'Adalbert paraissait causer à la bouquetière, avaient beaucoup rougi, baissé les yeux et détourné la tête, tâchant d'éviter mutuellement leurs regards, comme si chacune eût voulu cacher à l'autre son embarras; toutes deux essayèrent pourtant de jeter un coup d'œil furtif sur cette marchande de bouquets, si belle et si misérable, que le nom d'Adalbert semblait douloureusement troubler...

A ce moment, trois voitures élégamment attelées s'étant successivement arrêtées devant le perron du café *Tortoni*, il se fit dans la foule des promeneurs dont le boulevard était encombré une sorte de tumulte: on eût dit qu'il s'agissait d'un spectacle imprévu... extraordinaire.

II.

Une sorte de tumulte mêlé de clameurs et d'éclats de rires, s'élevant parmi les prome-

neurs du boulevard de Gand, avait donc accueilli l'arrivée de trois voitures élégamment attelées; elles venaient de s'arrêter, à l'angle de la rue Taitbout et du boulevard, en face du café *Tortoni*, non loin de l'endroit où M^{me} Delmare et M^{me} de Bourgueil se tenaient assises.

La foule devint bientôt si compacte autour des deux jeunes femmes, qu'elles furent, ainsi que leurs maris et la bouquetière elle-même, tellement enserrées de tous côtés, qu'elles se trouvèrent très heureuses d'être garanties par leurs chaises contre ce flot de curieux toujours croissant.

Au milieu de ceux-ci, était un homme jeune encore, de grande taille, d'une figure à la fois mélancolique et austère, à laquelle de longues moustaches et une impériale donnaient un caractère militaire; un col noir, une longue redingote bleue boutonnée jusqu'en haut, et ornée de la rosette d'officier de la Légion d'honneur, donnaient à cet homme tous les dehors d'un officier à demi-solde, d'un brigand de la Loire, comme les royalistes disaient alors. Arrivant de voyage, il avait à la main un petit portemanteau de cavalerie en drap rouge, et paraissait contrarié d'être arrêté en chemin par ce rassemblement inattendu.

Cependant, entendant les éclats de rire et les clameurs redoubler à la porte du café *Tortoni*, le MAJOR Maurice (c'était son nom) partagea bientôt la curiosité générale et resta tout proche des deux jeunes femmes et de la bouquetière; celle-ci, ayant même été assez brusquement heurtée par la brusque pression de la foule, le major Maurice eut pitié de cette pauvre femme tenant dans ses bras son enfant, qu'elle tâchait de préserver, et lui dit avec bonté:

— Tenez-vous là... devant moi... jusqu'à ce que ce rassemblement soit dissipé; vous ne serez pas bousculée, et il n'arrivera rien à votre enfant...

La bouquetière remercia l'officier d'un regard reconnaissant; un nouveau mouvement de la foule ayant eu lieu, le major Maurice se retourna et regarda si sévèrement les curieux impatiens de se glisser au premier rang, que la bouquetière et son enfant ne furent pas exposés à d'autres chocs.

M. Delmare, à la prière de sa femme, monta sur une chaise, ainsi que M. de Bourgueil, afin de voir au dessus de la foule et d'apprendre enfin la cause de ce singulier tumulte.

Soudain, M. Delmare partit d'un grand éclat de rire, et dit:

— Ah! ah! ah! la bonne plaisanterie!

— C'est, en effet, très comique, ajouta M. de Bourgueil, en partageant l'hilarité de son voisin.

— Faites-nous au moins part de ce que vous voyez, messieurs, dit M^{me} Delmare.

— Deux jeunes gens de très bonne mine, ma foi... et portant moustache, viennent de descen-

dre d'une de ces voitures, répondit M. Delmare; ils sont poudrés et coiffés à l'oiseau royal ils ont des habits bourgeois avec des épaulettes, des culottes courtes, des bas chinés... des épées en travers et des cocardes blanches grandes comme des assiettes...

— Véritable costume d'émigrés, de voltigeurs de Louis XIV, comme on dit, reprit M. de Bourgueil, en riant plus fort.

— Bon! voici qui est mieux, ajouta M. Delmare redoublant d'hilarité, un grand et gros homme qui a près de six pieds, et des moustaches rousses longues d'une aune, descend de la seconde voiture, habillés comme les autres en voltigeur de Louis XIV; seulement au lieu d'épée... Ah! ah! ah! Mon Dieu que c'est drôle! il porte une broche de cuisine avec une dragonne.

— Ah! ah! voyez donc, reprit M. de Bourgueil, il a une grande croix de Saint-Louis en fer blanc attachée par derrière entre les deux boutons de la taille de son habit.

— C'est, ma foi, vrai! dit M. Delmare, je viens de la voir, cette croix, au moment où il faisait une pirouette en prenant des airs de marquis... Ah! ah! mon Dieu, quel drôle de gros homme!... Entendez-vous, mesdames, les éclats de rire, les applaudissemens?

— Mais que signifie cette mascarade? demanda M^{me} Delmare, aussi surprise que l'autre jeune femme.

— Le carnaval est terminé depuis longtemps, ajouta M^{me} de Bourgueil.

— Je comprends tout maintenant! s'écria M. Delmare en se frappant le front. Le café *Tortoni* est le rendez-vous habituel des anciens volontaires royaux, de beaucoup d'officiers étrangers...

— Et ces jeunes gens, ajouta M. de Bourgueil, qu'il est facile de reconnaître à leurs figures militaires pour d'anciens officiers de l'empire, auront, par dérision et par bravade, pris le costume d'émigré.

— Quelle folie! dit M^{me} Delmare en souriant.

— Malheureusement, cette folie pourrait amener une querelle, reprit M^{me} de Bourgueil, si le café *Tortoni* est, comme le disent ces messieurs, le rendez-vous habituel des anciens volontaires royaux.

— Vous avez raison, madame, dit l'autre jeune femme; ces volontaires pourraient prendre très au sérieux la plaisanterie de ces officiers de l'empire.

— Et la prendre d'autant plus au sérieux, ma chère Anna, reprit M. Delmare, que parmi ces ex-volontaires royaux habitués de *Tortoni*, il y a, dit-on, deux ou trois duellistes très redoutés. Il se pourrait donc qu'après tout cette bouffonnerie se terminât par quelque mort, et, je l'avoue, ce serait moins gai que le commencement.

— Ah dit M^{me} Delmare, ce serait horrible !
— Espérons, reprit M^{me} de Bourgueil, que les choses n'iront pas si loin.

— Oh ! oh dit M. Delmare, toujours debout sur sa chaise, voici la dernière voiture... Aux derniers les bons, sans doute.

— Diable, cela va se gâter, reprit M. de Bourgueil. Déjà plusieurs officiers étrangers et quelques habitués de Torton sont sortis sur le perron du café, sans doute pour recevoir courtoisement les prétendus voltigeurs.

— Mais ceux-ci paraissent attendre leurs amis de la dernière voiture, ajouta M. Delmare. Ah ! voilà le fameux Lostange... un ancien volontaire royal ; il sort aussi du café. C'est un de ces fameux duellistes dont je parlais tout-à-l'heure. On me l'a fait voir il y a quelques jours.

— Où cela ? où est-il ? demanda M. de Bourgueil.

— Tenez, celui qui vient de descendre la première marche du perron là-bas, ce grand blond qui tient une badine. Voilà un gaillard que je n'aimerais pas, je l'avoue, à regarder entre les deux yeux, dit naïvement M. Delmare, car je ne suis pas duelliste, moi diantre ! tant s'en faut !

— Ah ! vraiment, c'est là ce fameux Lostange ! reprit M. de Bourgueil ; je le connais de réputation... Triste réputation ! Il est, dit-on, à son quinzième duel et à son neuvième mort... Plus de moitié, c'est joli.

— Ah ! l'homme affreux ! s'écria M^{me} Delmare presque avec effroi.

— Avoir neuf morts à se reprocher, c'est horrible ! reprit M^{me} de Bourgueil.

Et s'adressant à M^{me} Delmare avec inquiétude,

— Mais, madame, entre de tels adversaires, cette plaisanterie va peut-être avoir des suites effrayantes.

— Je vous avoue, madame, que, malgré moi, j'ai le cœur cruellement serré.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria tout à coup M. de Bourgueil avec une expression de vive surprise et d'anxiété, c'est lui ! c'est bien lui !... il vient de descendre de la dernière voiture.

— De qui parlez-vous, mon ami ? lui demanda sa femme.

Mais M. de Bourgueil ne répondit pas et parut de plus en plus alarmé. Il continua :

— Le voici qui passe le premier des six jeunes gens travestis en voltigeurs... Il monte le perron... Il va se trouver face à face avec ce terrible Lostange !

— Encore une fois, mon ami, reprit M^{me} de Bourgueil, de qui parlez-vous donc ?

— M. de Bourgueil parle d'un grand jeune homme à moustaches noires... charmante figure, ma foi, malgré sa grotesque coiffure à l'oiseau royal, répondit M. Delmare à M^{me} de Bourgueil. Le voilà en haut du perron.

— Lostange le toise et l'arrête ! s'écria M. de Bourgueil avec effroi.

— Ils échangent vivement quelques paroles, ajouta M. Delmare, pendant que le gros et grand homme à moustaches rousses, qui a une broche pour épée, continue ses pirouettes de marquis en regardant sous le nez un officier autrichien... Hum !... hum ! Décidément, ça va se gâter et devenir du vilain !

— Ah ! s'écria M. de Bourgueil avec un redoublement d'anxiété, il vient de briser en deux la badine que Lostange agitait impertinamment en lui parlant. Les voilà qui entrent tous dans le café... Plus de doute, il va se battre avec Lostange. Il est perdu... ajouta M. de Bourgueil en descendant de sa chaise, il est mort.

— Mais, monsieur, dit M. Delmare en descendant aussi de sa chaise, quel est donc ce jeune homme... à qui vous vous intéressez et pour qui vous craignez un si déplorable sort ?

— Un de mes bons amis, répondit tristement M. de Bourgueil, le COLONEL ROLAND.

— Comment, dit vivement M. Delmare, ce grand beau jeune homme, que nous venons de voir là ?... c'est ce fameux colonel Roland qui a fait, dit-on, des prodiges d'héroïsme à la tête de son régiment de hussards ?

— C'est lui-même, monsieur, reprit M. de Bourgueil avec une anxiété croissante, oui, c'est le colonel Roland... une des dernières et des plus jeunes gloires de l'empire... un des hommes les plus aimables, les plus spirituels que je connaisse, et ce soir, peut-être, il sera tué par Lostange ; car personne, dit-on, n'est, à l'épée, de la force de ce spadassin.

De même que, quelques moments auparavant, M^{me} Delmare, M^{me} de Bourgueil et la bouquetière avaient paru vivement impressionnées au nom d'Adalbert, le nom du colonel Roland, et surtout l'annonce du danger qu'il allait courir produisit encore des effets simultanés et divers, non seulement sur les trois jeunes femmes, mais encore sur le major Maurice. Il ne s'était pas éloigné de la bouquetière, qu'il continuait de protéger, et avait, ainsi qu'elle, entendu le récit de ce qui venait de se passer sur le perron du café Torton.

M^{me} Delmare, au nom du colonel Roland, au mot de duel, avait pâli, rabaisé son voile sur son visage afin de cacher son trouble, et serré contre elle son enfant avec un mouvement presque convulsif.

M^{me} de Bourgueil, dans un premier élan d'épouvante insensée, s'était brusquement à demi levée, comme si elle avait pu aller conjurer le péril dont était menacé le colonel Roland ; puis, ayant réfléchi, elle était retombée sur sa chaise, saisie d'un tremblement nerveux si violent que ses dents se heurtaient les unes contre les autres ; aussi, pour comprimer ce spasme qui l'eût trahie, elle fut obligée de mordre

son mouchoir en baissant la tête sur sa poitrine.

La bouquetière, dès qu'elle eut compris que le colonel Roland courait un danger de mort, devint presque effrayante de douleur, de colère et d'audace ; ses grands yeux noirs étincelèrent, et, s'adressant au major Maurice, qui l'avait jusqu'alors protégée, elle lui dit en lui tendant son enfant :

— Vous êtes bon... Gardez-le... Je vais là.

Et, d'un mouvement de tête, elle montra le café Torton.

Le major Maurice, à cet instant, se disposait lui-même à percer énergiquement la foule, car sa figure mâle et triste avait aussi pris une expression d'anxiété en entendant prononcer le nom du colonel Roland et raconter les différentes péripéties de l'arrivée des prétendus voltigeurs de Louis XIV au café Torton ; le major fut donc très surpris de la demande de la bouquetière, qu'il crut folle, tant sa physionomie et son agitation étaient étranges ; aussi lui dit-il en haussant les épaules :

— Restez là... Je ne peux pas me charger de votre enfant.

Et il fit quelques pas en avant pour traverser la foule et aller au café Torton rejoindre ses frères d'armes, s'éloignant ainsi de mesdames Delmare et de Bourgueil, trop cruellement absorbées pour remarquer ce qui venait de se passer entre le major Maurice et la bouquetière.

Mais celle-ci, marchant sur les pas de l'officier, le rejoignit, et, se cramponnant à son bras, lui dit d'une voix haletante et avec son accent italien :

— On veut le tuer... Gardez mon enfant... Je défendrai... je défendrai...

Mais cette créature énergique et passionnée, ne pouvant résister à la violence de ses émotions, balbutia encore quelques paroles en italien d'un air égaré ; puis, sa voix expirant sur ses lèvres, elle poussa un cri étouffé. Le major Maurice sentit son bras serré comme dans un étau, se retourna vivement et assez à temps pour soutenir la bouquetière, qui, perdant connaissance, s'affaissait sur elle-même.

Le major Maurice était humain, il avait déjà eu pitié de cette malheureuse femme, il ne voulut pas l'abandonner en une si triste occurrence. La foule devenant un peu moins compacte, il réclama l'assistance de quelques personnes apitoyées comme lui, et, avec leur aide, il chercha un endroit où l'on pourrait donner les premiers secours à la pauvre bouquetière.

III.

Pendant que le major Maurice prenait ainsi pitié de la bouquetière, la foule des curieux rassemblés sur le boulevard, commençant à comprendre que l'issue du travestissement des

officiers de l'Empire pouvait avoir des suites tragiques, attendait avec un redoublement de curiosité leur sortie du café Torton, où ils étaient entrés depuis quelques minutes.

Mesdames Delmare et de Bourgueil, dominant leur première angoisse, étaient parvenues à cacher en partie leur trouble à leurs maris, très peu surpris, d'ailleurs, de voir des femmes alarmées à la pensée de duels meurtriers ; puis enfin, M. de Bourgueil, recevant journellement chez lui le colonel Roland, s'expliquait naturellement les inquiétudes de sa femme pour leur ami commun. Aussi lui dit-il, afin de la rassurer :

— Je suis peut-être allé trop loin dans mes craintes pour notre ami, ma chère Julie... Ce Lostange, est, dit-on, le plus redoutable des duellistes ; mais le colonel Roland est l'intrépidité même, et comme militaire, il doit savoir parfaitement tirer l'épée.

— Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi, reprit M. Delmare. J'ai entendu dire que des militaires, terribles sur le champ de bataille, ne savaient pas plus manier l'épée que moi. Et ce n'est pas peu dire, vu mon peu de goût pour les armes blanches et même pour les armes à feu, ajouta-t-il en riant avec bonhomie.

— Il est vrai que je n'ai jamais songé à demander au colonel Roland s'il était bon tireur, reprit M. de Bourgueil. Espérons qu'il est aussi adroit que brave.

Et s'adressant à sa femme, qui, la tête toujours baissée, ne prononçait pas une parole et tremblait si fort que l'on voyait ses épaules tressaillir sous son châle.

— Allons, ma chère Julie, ne tremblez pas ainsi... vous êtes, en vérité, d'une faiblesse !... cela devient de l'enfantillage... Nous faisons là de simples suppositions... Il est toujours assez temps de se chagriner lorsqu'un malheur est arrivé.

— J'avoue ma faiblesse... mais un duel !... murmura la pauvre femme, en se faisant une violence inouïe pour articuler ces paroles ; un duel, quel que soit celui des adversaires qui succombe, est toujours quelque chose de si déplorable.

— Et penser, ajouta M^{me} Delmare d'une voix plus ferme, et penser que des familles aujourd'hui heureuses, demain seront peut-être dans le deuil !

— Oh ! toi, ma pauvre Anna, répondit affectueusement M. Delmare, tu n'es pas plus brave que madame, tu es même moins brave qu'elle ; car enfin tu ne connais le colonel Roland ni d'Eve ni d'Adam, et ta voix est tremblante, ton visage altéré... Aussi regarde notre Adalbert, comme il est attristé de te voir inquiète, ce pauvre cher enfant ! Au diable les duels et les duellistes ! Il faut, ma parole d'honneur, que des hommes soient fous, archi-fous, pour aller